

## Identité et Altérité dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau

*Bonnie Thomas*

Université de l'Australie Occidentale

La Martinique et la Guadeloupe se sont retrouvées, depuis leur colonisation par les Français en 1635, au carrefour de cultures radicalement différentes. Le processus de créolisation dans ces deux îles, décrit par Patrick Chamoiseau comme « la mise en conjonction accélérée, massive de plusieurs peuples, de plusieurs langues »,<sup>1</sup> a abouti à l'intégration des cultures amérindiennes, africaines et européennes. Une conséquence persistante de cette intégration de cultures est l'impression d'être vide et sans racines. L'ambiguïté attachée à la notion d'identité antillaise a provoqué chez de nombreux intellectuels des deux îles une recherche passionnée et parfois obsédante de leurs origines. Au début du vingtième siècle, certains écrivains se sont mis à explorer l'altérité de l'identité antillaise à travers la littérature et à élucider une identité qui ne fasse pas référence au modèle français. La littérature antillaise représente de ce fait une source d'information incontournable quant à la question de la subjectivité antillaise.

La Martinique et la Guadeloupe partagent une histoire commune depuis leur colonisation par la France dans les années 1630s et sont des départements d'outre-mer de France (DOM) depuis 1946. Ces deux îles ont également vécu sous le régime économique et social de plantations jusqu'en 1848. De plus, elles ont aussi en commun l'extermination de leur population indigène avant l'arrivée des colonisateurs français. La majorité des habitants de Martinique et de Guadeloupe sont descendants d'esclaves africains, importés par les Français au dix-septième siècle et donc sont soit noirs soit de sang mélangé. A cause de leur domination politique, économique et culturelle par la France, les Martiniquais et les Guadeloupéens ont souffert d'une aliénation profonde par rapport à leur identité culturelle. Cette crise d'identité est d'autant plus accentuée que la

---

<sup>1</sup> Patrick Chamoiseau, Interview avec Bonnie Thomas, Martinique, le 26 juin 2001. Inédit.

France représente aussi bien « l'Autre » (les îles sont des possessions de la France) et « le Même » (les Antillais ont intériorisé les valeurs et le langage de la France).

Cette crise d'identité est présente dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau, auteur martiniquais et lauréat du *Prix Goncourt* en 1992 et elle offre un contexte riche pour considérer la question de la subjectivité aux Antilles. Pour l'historien des mentalités, la littérature constitue un filtre pour la culture et les valeurs d'une société et elle est révélatrice aussi de la façon dont les auteurs construisent et reconstruisent l'histoire à leur propre fin. Cet article explore les thèmes d'identité et d'altérité dans *Chemin d'école*,<sup>2</sup> où le jeune narrateur devient conscient pour la première fois des écarts entre la culture dominante française et sa culture maternelle créole. La discussion fait également appel au manifeste *Eloge de la Créolité*,<sup>3</sup> auquel Chamoiseau a contribué avec Jean Bernabé et Raphaël Confiant, et à son roman, *Texaco*,<sup>4</sup> parce que ces deux livres soulignent, dans les domaines théorique et romanesque, la complexité de l'identité antillaise. L'article considère aussi, à travers l'exemple de Patrick Chamoiseau, l'impact des différences socioculturelles des Antilles sur le « moi » antillais et la façon dont les Antillais se situent par rapport à « l'Autre ».

En 1994, Chamoiseau publie un récit autobiographique, *Chemin d'école*, où il décrit ses premières expériences scolaires. Divisé en deux parties, intitulées « Envie » et « Survie », le livre explore la vie d'un jeune garçon antillais confronté au système d'éducation français. Ces deux chapitres résument, en effet, le conflit central de l'identité antillaise : avant d'aller à l'école, le jeune narrateur est fasciné par le monde éducatif de ses frères et sœur et il brûle du désir d'en faire partie. Cependant, il se rend rapidement compte du décalage entre l'univers français qui domine à l'école et l'univers créole à la maison. Le problème majeur, du point de vue de l'auteur, est que le système d'éducation nationale française n'a jamais reconnu les spécificités culturelles des îles et essaie de faire des écoliers antillais des petits Français de métropole. A l'école, le narrateur découvre les cartes d'un pays hexagonal mystérieux, des images

<sup>2</sup> Patrick Chamoiseau, *Une enfance créole II: chemin d'école*, Gallimard, Paris, 1996. Publié pour la première fois en 1994.

<sup>3</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau & Raphaël Confiant, *Eloge de la Créolité*, Gallimard, Paris, 1989.

<sup>4</sup> Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Gallimard, Paris, 1992.

hivernales affichées au mur, et il observe ses professeurs qui insistent pour s'habiller en pantalon, veste, gilet et cravate malgré le climat tropical. Le monde auquel le narrateur est confronté à l'école reflète, en effet, la philosophie de ses éducateurs français : le but est de créer une petite France aux Antilles. De nombreux exemples du conflit entre le monde terne des Français et les couleurs vibrantes des Créoles existent dans le livre, aussi bien que son effet sur les jeunes écoliers.

Bien que les maîtres décrits dans ce livre soient des Antillais noirs, ceux-ci se modèlent sur leurs homologues métropolitains. Pour cette raison, le Maître ne parle que français et il chante constamment les louanges des valeurs françaises. L'emploi du créole à l'école est puni à tel point que le narrateur déclare que « le Maître l'avait rendu muet » (91). A première vue, le Maître incarne une certaine cruauté dans sa mission civilisatrice des enfants, mais cette attitude s'explique en partie par les références au passé dans le livre. Par exemple, quand il fait l'appel et que les écoliers lui répondent timidement, il leur rappelle que les esclaves n'avaient même pas le droit à leurs noms indigènes et donc qu'ils devraient être fiers des leurs. Pour lui, comme pour les colonisateurs, l'amour-propre ne se trouve que dans l'adoption d'une identité française, emblème de civilisation contre la « sauvagerie » du monde créole.

Chamoiseau souligne la difficulté de vivre la dualité de l'identité antillaise dans la façon de montrer comment le Maître recourt à son créole natal dans des situations éprouvantes : « Il lui arrivait aussi, en quelque heure de fatigue, d'atténuer ses *r* ou de perdre son *u*. Mais il se reprenait en sursaut » (89). Malgré sa vigilance dans ces moments de faiblesse, le Maître se trouve complètement dépaycé dans une scène spectaculaire qui symbolise la lutte entre les cultures française et créole et le triomphe pour une fois de cette dernière. Quand le jeune écolier Gros-Lombric, symbole d'un Créole qui ne veut pas et ne peut pas s'assimiler au modèle français, arrive à l'école avec une tête de serpent, tout le monde panique. Associé aux effets négatifs de la magie noire, le serpent est un animal qui fait peur aux Antillais, même ceux qui se croient supérieurs à ce genre de superstition. Pour la première fois, les instituteurs sont paralysés de peur et se retrouvent livrés à la langue créole – la même langue qu'ils essaient d'habitude de rayer du vocabulaire des enfants et ils perdent leur standing aux yeux de leurs élèves. Chamoiseau met l'accent sur la tension constante qui fait partie intégrale de l'identité antillaise dans le contraste entre les maîtres défaits par l'apparence de la tête de serpent et leurs

efforts pour regagner leur dignité en maudissant la culture créole. « Le Maître, sans même donner l'ordre de s'asseoir, se lança une péroraison sur les manières créolo-nègres et l'irréparable perte de ce peuple barbare » (117). Évidemment, si les maîtres étaient sûrs d'eux et de leur identité française, ce ne serait pas nécessaire de l'affirmer en niant une autre culture.

Il convient de noter que la langue représente un champ de bataille important pour l'élucidation de l'identité antillaise. Pour les maîtres de *Chemin d'école*, parler créole lie les Antillais aux injustices du passé esclavagiste et les défend d'avancer vers l'avenir, qui est, selon eux, un avenir français. Le fait que la Martinique et la Guadeloupe soient fortement subventionnées par la France, malgré les efforts de quelques intellectuels qui réclament l'indépendance des îles, et que la majorité de la population soit contente de rester « française » semblent renforcer cette philosophie. Cependant, certains sociologues montrent que cette inégalité entre les langues française et créole sert à fortifier la dominance française et, par conséquent, à dénigrer l'influence créole. Selon Ellen Schnepel, ces deux langues « sont évaluées par action différentielle. On tient le Français en haute estime... Jusqu'à une période assez récente, on considérait le créole comme une variété déformée de français, un patois stigmatisé associé à la culture esclavagiste et au manque d'éducation, et l'indice d'un statut social inférieur ». <sup>5</sup> La langue est donc transformée en outil puissant pour l'acceptation ou le rejet social aux Antilles : le Français donne des chances de promotion sociale, ce qui est le cas avec les maîtres d'école, par exemple. Cependant, si on se contente de parler créole, on risque d'être enfermé dans les catégories sociales les plus basses.

Gros-Lombric incarne une personne qui n'a pas la possibilité de dépasser les limites de son milieu social, en grande partie à cause de son incapacité à maîtriser la langue française. Camarade de classe du narrateur, il incarne, avant tout, l'esprit créole. Contrairement au narrateur, Gros-Lombric n'arrive pas à assimiler les valeurs françaises de l'école parce qu'elles restent éloignées de son expérience quotidienne. Possesseur « d'une science végétale secrète » (96), connaissance réservée aux Antillais de la campagne, il remporte tout de même de petites victoires sur le système français avec la tête de serpent qui provoque la panique

---

<sup>5</sup> Ellen M. Schnepel, "The Other Tongue, The Other Voice: Language and Gender in the French Caribbean", *Ethnic Groups*, 10, 1993, p. 249. Ma traduction.

parmi les écoliers et leurs professeurs. Une autre fois, il arrive à l'école avec une branche qu'il trouve au fond des bois, parce que le Maître encourage les enfants à apporter des fouets qu'il peut utiliser en classe. Le Maître est ravi qu'il ait trouvé une baguette aussi terrifiante, mais il découvre rapidement qu'elle ne cause aucun mal aux enfants... à la grande satisfaction de Gros-Lombric. Malgré ces brefs moments de victoire, le personnage de Gros-Lombric sert, avant tout, à établir une comparaison poignante entre les idéaux de la culture française et la réalité de la vie quotidienne aux Antilles. En classe, par exemple, le Maître insiste à raconter les histoires du Petit-Pierre comme si c'était la norme aux Antilles, mais elles n'y éveillent en Gros-Lombric aucune résonance. « Les textes de lecture parlaient de fermes, d'oies, de violons d'automne, de sabots, de lièvres, de cheminées, d'écureuils... » (163). Enfant dans une famille de dix frères et sœurs, Gros Lombric partage une seule paille sèche avec eux le soir dans la seule pièce de leur case. Tous les jours, il doit se lever avant l'aube pour s'occuper des animaux et des tâches ménagères, courir deux ou trois kilomètres pour aller à l'école et puis recommencer la même routine domestique le soir. Cette réalité est évidemment loin des visions de forêts enneigées et de violons que présente le Maître aux enfants dans ses contes de Petit-Pierre. Quant au Maître, il est tellement convaincu de leur vérité, qu'il est choqué d'apprendre les épreuves de la vie de son élève. Il exprime ce choc en sa décision de ne plus harceler ce jeune garçon qui n'arrive pas à se conformer au modèle français. Le narrateur fait une observation révélatrice à propos de ce décalage entre les mondes créole et français et son effet sur les écoliers: « Aux yeux de Gros-Lombric, le Petit-Pierre faisait figure d'extraterrestre. Mais pour lui, comme pour la plupart d'entre nous, à mesure des lectures sacralisées, c'est Petit-Pierre qui devenait normal » (166). C'est un exemple frappant de l'effort du système d'éducation français qui tente de faire oublier leurs racines aux écoliers et d'imposer celles des Français comme étant la norme. Ce commentaire montre aussi la façon dont les Antillais intériorisent les valeurs françaises et, par conséquent, comment l'Autre (la France) devient le Même (les Antilles) et vice-versa. Les Antillais deviennent ainsi « étrangers à eux-mêmes ». <sup>6</sup> Tandis que le narrateur réussit à négocier un chemin entre ces deux modes de vie,

---

<sup>6</sup> Cette expression rappelle le titre d'un livre de Julia Kristeva: *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 1988.

comme on verra plus loin, Gros-Lombric n'a pas la même chance. Après avoir appris les duretés de sa vie familiale, le Maître décide que Gros-Lombric est une cause perdue et il l'oublie complètement – malgré son don pour les mathématiques et ses connaissances de la nature. Selon l'auteur, le système d'éducation français n'a pas de place pour ceux qui ne s'y conforment pas et Gros-Lombric est desservi par l'incapacité de ses éducateurs à s'adapter à ses besoins. Du point de vue de Gros-Lombric, le contenu des leçons à l'école n'a aucun rapport avec ses expériences et il arrive à un point où cela ne vaut plus la peine d'y aller. Gros-Lombric représente donc un échec dans la mission civilisatrice du Maître, mais, de plus, il souligne la difficulté de s'adapter à une identité étrangère à la sienne.

L'écrivain Raphaël Confiant offre un autre point de vue sur cette dissonance qui existe entre les identités française et créole. Tandis que Gros-Lombric ressent les différences culturelles entre les deux mondes dans son existence quotidienne, Confiant met l'accent sur les aspects géographiques qui compliquent la question de l'identité antillaise. Dans une interview en 2001,<sup>7</sup> Confiant explique pourquoi il a affiché une carte d'Amérique sur son mur : c'est pour se rappeler que les Antilles font partie de l'Amérique, au moins géographiquement, et non de l'Europe. Confiant explique que malgré la proximité géographique des Etats-Unis, il se prépare pendant une semaine pour un voyage d'une ou deux heures alors que pour aller en France, il fait sa valise le matin même. On trouve ici un autre exemple de la manière dont les Antillais absorbent les valeurs de leurs colonisateurs comme si elles étaient les leurs. La France devient une extension de la terre antillaise et représente la patrie des Martiniquais et des Guadeloupéens – bien qu'il n'y ait aucun lien géographique entre les deux endroits. L'identité antillaise jusqu'à présent est basée surtout sur l'adoption des valeurs culturelles de la France et le déni des liens géographiques avec les terres voisines.

Ce rejet de la géographie se manifeste aussi dans le refus des éducateurs de tenir compte du paysage antillais qui est tout à fait différent de celui de la France. Par exemple, aux yeux du Maître, les connaissances naturelles de Gros-Lombric sont inutiles et un signe de sa « sauvagerie ». A part les mathématiques, Gros-Lombric n'est pas doué en classe, mais sa compréhension du pouvoir de la nature est profonde – évidente dans sa

---

<sup>7</sup> Raphaël Confiant, Interview avec Bonnie Thomas, Martinique, le 28 juin 2001. Inédit.

capacité de duper le Maître avec son fouet menaçant mais inefficace. De plus, les écoliers sont obligés de porter des vêtements de style français plutôt que ceux qui soient appropriés au climat tropical. L'objectif primordial est de transplanter le monde métropolitain aux Antilles sans se soucier des conséquences. En aliénant les Antillais de l'environnement naturel qui les entoure, les Français renforcent l'altérité de l'identité antillaise. Si l'on ne peut pas s'identifier au paysage qui conditionne le style de vie d'un endroit, on se sent aliéné sur son propre sol. La géographie ajoute donc une autre couche importante à la complexité de l'identité aux Antilles.

La conception de l'identité antillaise selon Confiant se trouve dans le manifeste créoliste, *Eloge de la Créolité*, qu'il a écrit avec Jean Bernabé et Patrick Chamoiseau en 1989. Dès le début, les créolistes soulignent la multiplicité de cette identité en déclarant : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles » (13). D'après eux, les Antillais ne peuvent plus négliger leur héritage esclavagiste ni leur position géographique ni le mélange riche de cultures qui fait partie des îles. La « multiplicité » est leur mot-clé et ils proposent un avenir identitaire basé sur la reconnaissance de toutes les influences culturelles qui existent aux Antilles. Pour eux, comme pour les maîtres d'école, la langue joue un rôle de la plus grande importance dans l'articulation d'une identité. Sans nier la prédominance de la langue française dans les îles, ils exploitent la richesse de la langue créole dans leur expression écrite et parlée en français. Le langage de Chamoiseau, par exemple, est une création unique de français standard et de tournures de phrases créoles : une sorte de « français régional ». Selon Beverley Ormerod, ces écrivains « ont montré une capacité frappante à contourner le problème linguistique en combinant le Français à un courant sous-jacent, continu, de rythmes parlés créoles, d'expressions figurées, et même d'emprunts lexiques directs, afin de préserver la saveur de la culture populaire martiniquaise ».<sup>8</sup> Pour les créolistes, l'identité antillaise se réalisera dans la réécriture d'une littérature qui mette en vedette les oubliés de l'histoire coloniale. D'une certaine manière, c'est ce que fait Chamoiseau dans *Chemin d'école* et son jeune narrateur devient le héros d'une identité antillaise réussie.

---

<sup>8</sup> Beverley Ormerod, "The Martinican Concept of 'Creoleness': A Multiracial Definition of Culture", *Mots Pluriels*, 7, 1998. Ma traduction.

Il est clair que le narrateur de *Chemin d'école* éprouve beaucoup de peine dans son initiation à l'école. Tous les espoirs éblouissants qu'il entretenait avant de commencer à la maternelle, merveilleusement ramassés dans le titre « Envie », cèdent bientôt devant les exigences décevantes du système éducatif français. Cependant, et contrairement à un élève comme Gros-Lombric, le narrateur réussit à faire la transition entre le monde créole et le monde français comme le suggère le titre du livre. De plus, en opposition aux maîtres qui sont parfaitement assimilés au style français, le narrateur tisse un lien entre les deux cultures et il intègre les aspects positifs des deux à son attitude envers la vie. Après les luttes linguistiques qui le rendent muet au début du livre, il arrive à un point où il peut apprécier et profiter des deux langues. Il est certain que le narrateur de ce livre a tous les avantages de la sagesse rétrospective, mais quand même, le récit est parsemé de petites observations enfantines qui montrent le trajet intellectuel de l'auteur. Il est remarquable, par exemple, qu'à la fin de l'histoire le protagoniste écrive : « A mesure-à-mesure, la petite langue créole de sa tête fut investie d'une chique taille de langue française, de mots, de phrases... » (201). A cet âge-là, le narrateur s'intéresse plus à la maîtrise de la langue étrangère française qu'à la langue de son enfance. Pourtant, plus tard dans sa vie, c'est la langue créole qui émaille son discours français selon les idéaux des créolistes. Peut-être que la ligne la plus importante du livre dans une considération de l'identité antillaise est la dernière : « Il lui aurait fallu un vieux don de voyance pour deviner que – dans ce saccage de leur univers natal, dans cette ruine intérieure tellement invalidante – le négrillon, penché sur son cahier, encait sans trop savoir une tracée de survie... » (202). Comme les tracées des nègres marrons du passé, le narrateur démontre aussi sa capacité de survivre et de dépasser les limites du système imposé sur lui par les Français. Son emploi de la troisième personne pour parler de son personnage enfant et du mot « négrillon » renforce l'idée que son chemin d'école s'inspire de l'histoire et parle de l'expérience de beaucoup d'Antillais de cette époque. Ce livre représente donc non seulement l'autobiographie de l'auteur, mais aussi l'expression collective d'une culture.

*Chemin d'école* est ainsi un livre important pour démontrer des réponses différentes aux complexités de l'identité antillaise. Dans un environnement où deux cultures et deux langues coexistent, les différents personnages témoignent de toute une gamme de réactions – tandis que les

maîtres choisissent une assimilation totale aux valeurs françaises, Gros-Lombric prend l'autre direction et il reste fermement « créole ». Mais c'est le narrateur qui est le personnage le plus intéressant parce qu'il représente une victoire pour la subjectivité antillaise. Dans le monde complexe des Antilles, sa capacité de permettre aux influences multiples d'exister dans son caractère en font un personnage exemplaire : une sorte de héros antillais moderne.

Dans son roman célèbre, *Texaco*, Chamoiseau offre une perspective différente de la question de l'identité antillaise. Alors que le narrateur de *Chemin d'école* lutte au début du livre avec la divergence entre la culture dominante française et la culture dominée créole, le protagoniste de ce roman exploite ces différences pour faire campagne contre ceux qui veulent détruire Texaco. Marie-Sophie Laborieux est une vieille femme matador qui a passé sa vie à Texaco, le quartier défavorisé de la capitale martiniquaise de Fort-de-France. Lorsque Texaco est menacée de destruction par la force supérieure de l'En-ville, Marie-Sophie se trouve être la seule personne qui ait la force nécessaire pour préserver cet espace créole délabré. Comme femme matador, Marie-Sophie fait partie d'une tradition de femmes créoles qui font montrer d'une solidité morale impressionnante dans les circonstances les plus dures de la vie. Développée à l'époque esclavagiste, cette force est le résultat de l'abdication de leurs responsabilités par beaucoup d'hommes antillais qui étaient trop opprimés par leurs maîtres pour faire face aux épreuves de la vie. La détermination inébranlable de Marie-Sophie de lutter contre l'adversité la place fermement parmi les femmes de cette tradition créole. C'est un personnage qui trouve de la force dans ses origines créoles et qui l'emploie pour un but admirable : la préservation de son bidonville bien-aimé. Grâce à son succès à accomplir cet objectif, elle en fait le symbole de l'identité antillaise idéale aux yeux de son créateur, Chamoiseau.

Avant d'explorer le personnage de Marie-Sophie comme exemple de l'identité antillaise réussie, il est utile de considérer la façon dont la philosophie de la Créolité influence la forme et le fond du livre. On a déjà vu que les créolistes soulignaient l'inclusion de tous les peuples présents aux Antilles - dont les Chinois, les Indiens, les Syriens, les Libanais, les noirs, les blancs et les métis - mais ils préconisent aussi l'inclusion dans la Créolité de la Guyane et d'autres îles créolophones qui sont liées linguistiquement et culturellement aux Antilles. Au lieu de se confiner aux intérêts de leurs propres petites îles, les créolistes recommandent un mode

de vie qui soit ouvert, tourné vers l'avenir et en constant changement. Cette multiplicité représente, pour Chamoiseau, le noyau de l'identité antillaise et donc, est en direct contraste avec ce qu'il perçoit comme étant l'identité monolithique à la française.

Comme incarnation des idées de la Créolité, *Texaco* emploie une des images centrales de cette philosophie pour exprimer la crise de l'identité antillaise : la mangrove. En employant cette image tirée du paysage antillais pour symboliser le mouvement créoliste, les adeptes de la Créolité mettent l'accent sur les origines multiples des Antilles et l'impossibilité de trouver une racine unique qui inclue l'histoire de toutes les îles. Dans une mangrove, il est difficile de localiser avec précision un début ou une fin. De plus, celle-ci nourrit une vie écologique d'une richesse extraordinaire. En soulignant la fluidité et l'interconnexion de l'identité dans toutes ses facettes, la Créolité incarne donc une sorte de chaos harmonieux dans ses racines étroitement liées et ses fourrés côtiers denses. Selon Christine Chivallon, ce chaos n'est « pas celui du désordre déshumanisé, mais celui d'une mobilité, d'une légèreté où rien n'est figé ou rigide ».<sup>9</sup> Illuminant la nature hybride et diverse de l'identité aux Antilles, la Créolité représente « tout à la fois ordre et désordre, unité et multiplicité, chaos et cohérence ».<sup>10</sup> D'après Chamoiseau, l'identité antillaise est associée aussi à une mosaïque qui n'a pas de noyau et où des cultures multiples sont collées ensemble pour créer quelque chose d'unique. « Car il faut comprendre que l'Antillais n'est pas un Africain, ni un Européen, ni un Indien, ni un descendant d'Amérindiens, mais qu'*il est tout cela en même temps* ».<sup>11</sup> Dans la quête pour redéfinir l'identité antillaise dans un monde incertain, il est clair que la nature riche des îles fournit aux intellectuels, non seulement un moyen de fonder des théories d'identité, mais aussi une inspiration pour le processus physique qui consiste à s'enraciner dans son propre sol.

L'opposition entre *Texaco*, le quartier extérieur de Fort-de-France, et l'En-Ville, le centre-ville bruyant et puissant, constitue le cadre théorique principal pour présenter la perception de Chamoiseau de

---

<sup>9</sup> Christine Chivallon, « *Texaco* ou l'éloge de la 'spatialité' », *Notre Librairie*, 127, 1996, p. 89.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>11</sup> Ottmar Ette & Ralph Ludewig, "En guise d'introduction: points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise: entretien avec les écrivains martiniquais Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant", *Lendemain*, 67, 1992, p. 10.

l'identité antillaise dans ce roman. Dans une description révélatrice, l'auteur dépeint l'En-Ville comme un endroit où les « rues étaient toutes droites et se coupaient carrées. Rien n'évoquait une ville. Tout était fabriqué sans souci de mémoire » (213-214). Par contre, sa description de Texaco comme une mangrove grouillante évoque des images de diversité, de chaos et de vitalité. De cette manière, Chamoiseau associe l'En-ville au Même, incarné dans les idéaux de « francité »,<sup>12</sup> et Texaco à la différence, théorisée à travers la philosophie de la Créolité. L'exploitation par Chamoiseau de l'image d'une mangrove urbaine illustre la façon dont la diversité crée une richesse extraordinaire, même si à la première vue, elle semble fournir un terrain propice au conflit. Il démontre aussi la manière dont la fusion et la séparation apparemment chaotiques des racines différentes constituent, en effet, une contrepartie vitale à l'environnement plus stable de l'En-ville : « la ville se renforce en puisant dans la mangrove urbaine de Texaco... exactement comme la mer se repeuple par cette langue vitale qui la relie aux chimies des mangroves. Les mangroves ont besoin de la caresse régulière des vagues ; Texaco a besoin pour son plein essor et sa fonction de renaissance, que la ville le caresse, c'est dire : le considère » (336-337). A travers les images opposées de Texaco et l'En-ville, Chamoiseau emploie une métaphore géographique pour promouvoir son idée d'un monde où la différence fleurit et l'identité antillaise existe dans toute sa variété. Selon Chamoiseau, on ne peut réaliser l'unité que dans la reconnaissance de la diversité humaine et il a inventé le mot *diversalité*<sup>13</sup> pour s'opposer à ce qu'il croit être les tendances monolithiques d'universalité. Chamoiseau situe l'avenir de l'humanité dans une exaltation de diversité et il affirme que « plus la diversité est agissante, intégrée, valorisée, plus l'unité se réalise de manière profonde » (Interview inédite). Ces idées élaborées pour contrebalancer l'altérité des Antilles sont incarnées, avant tout, dans sa représentation de Texaco comme l'un des écosystèmes les plus complexes de la nature : la mangrove.

Le fait que la mangrove existe en bordure de la terre et de la côte renforce l'idée de la marginalité des personnages qui peuplent ce roman. Françoise duRivage affirme que les mangroves sont « peu ragoûtantes et monotones en apparence » et que cette situation reflète les personnages

<sup>12</sup> Un terme inventé par les créolistes pour suggérer l'assimilation à la culture et aux valeurs françaises – en contraste avec les idées de la créolité.

<sup>13</sup> Voir, par exemple, *Eloge de la Créolité*, p. 54.

rejetés qui arrivent à Texaco.<sup>14</sup> Cependant, cette même marginalité dans le cas de la mangrove joue un rôle important dans la protection de la côte contre l'érosion de la mer et dans les conditions propices de cet environnement pour l'épanouissement de la vie marine. Suite à cette idée, duRivage suggère que « Texaco est cette mangrove...parce que c'est un endroit rejeté par tout le monde. C'est l'endroit où l'En-ville permet l'accumulation du refus de sa civilisation, animé et inanimé », mais en même temps, il « joue un rôle symbiotique important pour l'En-ville qui l'entoure ».<sup>15</sup> La mangrove devient donc indispensable pour l'existence continue de la terre qui l'entoure, tout comme la nature créole des Antilles forme une partie intégrale de l'identité antillaise malgré la mer française qui l'entoure. L'emploi de la mangrove comme métaphore de l'identité antillaise contient aussi l'idée d'une adaptation constante et réussie aux changements. Comme cette caractéristique côtière doit exister en dessus et en dessous des marées, dans l'eau salée et fraîche, les Antillais aussi doivent s'adapter à la culture française qui les entoure, l'histoire créole qui est leur passé et l'avenir qui est une combinaison de ces cultures tellement différentes.

Une illustration simple de la dramatisation par Chamoiseau du succès de Texaco à soutenir la diversité se trouve dans sa représentation de la solidarité qui existe parmi les habitants de ce bidonville. Malgré le large échantillon de gens qui mènent leur existence aux marges de la ville, Chamoiseau souligne les racines étroitement liées de ces personnages et leur besoin des uns des autres dans leur quête de survie. Marie-Sophie, par exemple, décrit sa naissance ainsi : « Et ce fut le bébé de l'ensemble du Quartier. J'eus avant même de naître une charge de papas, et autant de mamans. On s'occupa de mon Esternome, on mignonna mon Idoménee » (241). Au niveau quotidien, les gens qui constituent Texaco sont liés par un désir commun de survivre aux difficultés de la vie antillaise qui sont économiques, identitaires et sociales, et ils arrivent à un point où c'est « *l'entraide* qui mène » (172). La diversité de Texaco contribue ainsi à son succès en créant un esprit d'unité.

En plus de son rôle actif à protéger Texaco, la protagoniste Marie-Sophie assume la responsabilité de la préservation de l'histoire du quartier. Contrairement aux histoires colonialistes, celle de Marie-Sophie

<sup>14</sup> Françoise duRivage, "Texaco: From the Hills to the Mangrove Swamps", *Thamyris*, 6(1), 1999, p. 41.

<sup>15</sup> *Ibid.*

se concentre sur les gens qui sont rayés de l'Histoire dominante et donc correspond aux idées créolistes. Christine Chivallon affirme que l'histoire de Marie-Sophie « embrasse celle de la Martinique et sa propre mémoire des quotidiens singuliers ou anodins est jalonnée par les événements et personnages illustres qui ressortent de la chronologie officielle ». <sup>16</sup> Alors que la culture française essaie de séparer les gens dans des catégories théoriques différentes - par exemple, la division traditionnelle entre les domaines public et privé - la culture créole dont Marie-Sophie est l'héroïne souligne l'interconnexion de tout et de tous. Par exemple, au lieu de la division traditionnelle entre les domaines public et privé, l'histoire de Marie-Sophie met l'accent sur le mélange de ces deux univers et ainsi d'affirmer la possibilité d'unification en dépit des différences. En incarnant la philosophie de la Créolité dans son attitude envers la vie, le personnage de Marie-Sophie démontre l'importance de l'acceptation et de la solidarité parmi les gens : une partie intégrale de l'identité antillaise, selon Chamoiseau.

Le choix d'une femme comme conteuse de *Texaco* n'est pas accidentel parce que c'était une femme, Madame Sico, qui a fondé en réalité le quartier de *Texaco*. Pourtant, cette décision de la part de Chamoiseau témoigne aussi de la position importante qu'occupe la femme antillaise dans sa société. D'après Chamoiseau, « la réalité sociologique de la Martinique, c'est que les femmes sont très présentes, et ce sont de fortes femmes ». <sup>17</sup> Chamoiseau a tendance à idéaliser ces femmes matadors, en associant leur capacité à résister aux épreuves de la vie à l'image de la mangrove prête à s'adapter à n'importe quel environnement naturel. Comme femme forte antillaise, Marie-Sophie représente une sorte de triomphe pour l'identité antillaise parce qu'elle, comme le narrateur de *Chemin d'école*, réussit à tisser un lien de survie entre les deux cultures qui conditionnent son existence. Plus que le jeune écolier, le protagoniste de *Texaco* conquiert ses oppresseurs français, mais elle garde à tout moment ses croyances humanitaires.

Au cours de son existence, Marie-Sophie trouve de la force dans l'adversité et elle développe la vigueur impressionnante qui lui permet d'assumer toute seule le rôle de lutter pour *Texaco*. Tandis que ceux qui l'entourent sont conquis par une pression accablante, elle prend

---

<sup>16</sup> Chivallon, p. 91.

<sup>17</sup> Maeve McCusker, « De la problématique du territoire à la problématique du lieu: un entretien avec Patrick Chamoiseau », *The French Review*, 73(4), 2000, p. 730.

l'expérience comme un défi pour renforcer son caractère. Elle devient ainsi « un coq de combat » (380) qui incarne tout le courage de l'identité antillaise. Selon Cilas Kemedjio, une partie du succès de Marie-Sophie à supporter les difficultés de la guerre qu'elle mène contre l'En-ville est sa débrouillardise. Une tactique de survie qui date de l'époque de l'esclavage, la débrouillardise « tisse un réseau de l'autre face à la mondialisation, celle des bidonvilles et des exclus de la ville ». <sup>18</sup> En effet, c'est le père de Marie-Sophie, Esternome, suite à ses expériences sous le système de plantations, qui lui apprend le besoin de techniques ingénieuses pour la préservation de soi devant un ordre social hostile. La capacité de Marie-Sophie à supporter la souffrance et à rester forte est une de ses caractéristiques centrales. Par exemple, en une synthèse nette des domaines publics et privés, Marie-Sophie trouve dans sa tristesse intense envers le départ de son amant le catalyste de sa lutte pour Texaco : « je m'y étais d'ailleurs préparée avec la fronde d'une femme créole » (352-353). En tirant son inspiration des femmes matadors, Marie-Sophie crée une identité qui est marquée par la détermination et la force de caractère qui symbolise ainsi une subjectivité antillaise réussie.

Son père Esternome a plus de difficultés à négocier son « chemin » entre les influences conflictuelles des cultures française et créole. Alors que Marie-Sophie est forte et décisive, Esternome est lent : « Alors plutôt que l'agir il choisit le calcul – et calculait encore (caractéristique même de mon papa celle de calculer, calculer, calculer avant même d'élever un ongle ou frissonner d'un muscle » (69). Il montre sa faiblesse surtout dans ses relations avec les femmes et aussi sa tendance à se démettre de toute responsabilité, attitude commune à beaucoup d'hommes antillais. Par exemple, quand son premier amour, Osélia, commence à travailler comme danseuse dans une boîte de nuit, il se réfugie dans l'alcool et dans des jeux d'argent et de la paillardise. De plus, lorsque ses liaisons avec elle et une autre femme, Ninon, ne marchent plus, il devient paralysé de tristesse. Il se montre alors un homme incapable de résister aux épreuves de la vie avec son recours répétitif aux comportements irresponsables comme l'alcoolisme ou l'infidélité que Chamoiseau trouve caractéristiques de beaucoup d'hommes antillais. En tant que contraire de Marie-Sophie, le

---

<sup>18</sup> Cilas Kemedjio, « De *Ville cruelle* de Mongo Béti à *Texaco* de Patrick Chamoiseau : fortification, ethnicité et globalisation dans la ville postcoloniale », *Esprit Créateur*, 41(3), 2001, p. 145.

personnage d'Esternome renforce surtout le portrait de la force de caractère de sa fille.

A part sa relation avec son père, l'autre relation significative de Marie-Sophie est celle avec Félicité Nelta. Incapable de supporter les duretés de son existence, Nelta rêve de partir, un mot qui résume toute sa philosophie envers la vie. Il a même vérifié le sens de ce mot dans le dictionnaire. Ce rêve d'errance que Nelta garde dans son coeur lui défend de se lier aux autres d'une manière profonde et ainsi il représente une tentative de s'évader des difficultés de la réalité. Pour Marie-Sophie, cette expérience est frustrante et elle se trouve dans une relation avec un homme qui est aussi absent que celui qui a abandonné sa famille. La quête éternelle de Nelta de partir souligne son malaise avec lui-même et la fragilité de son identité. Il réagit donc à ce soi incertain en s'excluant de toutes relations intimes afin de ne pas risquer de se perdre dans un autre « moi ». Comme avec Esternome, le personnage de Nelta met en avant les conséquences négatives d'une identité basée sur l'altérité. A cause de leur incapacité de se sentir chez eux sur leur propre sol et dans leur propre histoire, ces deux hommes n'arrivent jamais à assumer une identité complète. Ils représentent donc des gens qui n'ont pas réussi à faire la transition entre deux cultures conflictuelles.

Il est évident, à partir de ces quelques exemples, que l'œuvre de Chamoiseau constitue un contexte parfait pour une considération de l'identité antillaise. L'impact des différences socio-culturelles des Antilles varie selon la personne, mais il est clair que pour tout le monde, l'incompatibilité des cultures française et créole conditionne le développement du « moi » antillais. Bien que les personnages fictifs et réels de Chamoiseau montrent quelquefois l'incapacité des Antillais à s'adapter à la dominance culturelle française, ils soulignent aussi la possibilité de vivre avec succès dans ce monde conditionné par le passé. Pour des écrivains comme Raphaël Confiant, cette harmonie se trouve, avant tout, dans l'acceptation de l'héritage créole des Antilles : « l'intérêt, c'est d'avoir une culture originale...la seule différence entre un Français et un Martiniquais c'est quand même la langue et la culture créoles » (Interview inédit). A travers des protagonistes comme le jeune narrateur de *Chemin d'école* et Marie-Sophie, Chamoiseau trace l'avenir de son île. Selon sa vision de l'identité antillaise, les Antillais vont se retrouver de plus en plus « l'Un » et de moins en moins « l'Autre ». On assiste dans ses écritures à un processus graduel de l'extériorisation des valeurs

d'altérité et de l'intériorisation d'une âme et d'une identité spécifiquement antillaises. L'espoir qu'un tel processus représente pour les Antilles c'est que l'identité est le point de départ de l'équilibre et de la richesse.

### Références

- Bernabé, Jean, Chamoiseau, Patrick & Confiant, Raphaël, *Eloge de la Créolité*, Gallimard, Paris, 1989.
- Chamoiseau, Patrick, Interview avec Bonnie Thomas, Martinique, le 26 juin 2001.
- Chamoiseau, Patrick, *Une enfance créole II : chemin d'école*, Gallimard, Paris, 1996.
- Chamoiseau, Patrick, *Texaco*, Gallimard, Paris, 1992.
- Chivallon, Christine, « *Texaco* ou l'éloge de la spatialité », *Notre Librairie*, 127, 1996.
- Confiant, Raphaël, Interview avec Bonnie Thomas, Martinique, le 28 juin 2001.
- duRivage, Françoise, « *Texaco* : From the Hills to the Mangrove Swamps », *Thamyris*, 6(1), 1999.
- Ette, Ottmar & Ludewig, Ralph, « En guise d'introduction : points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise : entretien avec les écrivains martiniquais Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant », *Lendemains*, 67, 1992.
- Kemedjio, Cilas, « De *Ville cruelle* de Mongo Béti à *Texaco* de Patrick Chamoiseau : fortification, ethnicité et globalisation dans la ville postcoloniale », *Esprit Créateur*, 41(3), 2001.
- Kristeva, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 1988.

McCusker, Maeve, « De la problématique du territoire à la problématique du lieu : un entretien avec Patrick Chamoiseau

Ormerod, Beverley, « The Martinican Concept of 'Creoleness' : A Multiracial Definition of Culture », *Mots Pluriels*, 7, 1998.

Schnepel, Ellen, « The Other Tongue, The Other Voice : Language and Gender in the French Caribbean », *Ethnic Groups*, 10, 1993.

B.T.